

# Les sculptures mégalithiques des steppes d'Asie et d'Europe

Autor(en): **Christinger, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen  
Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société  
Suisse-Asie**

Band (Jahr): **12 (1959)**

Heft 1-4

PDF erstellt am: **20.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-145733>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LES SCULPTURES MÉGALITHIQUES DES STEPPES D'ASIE ET D'EUROPE

PAR R. CHRISTINGER, GENÈVE

En 1253, Guillaume de Rubrouck, envoyé du roi de France auprès du grand khan des Mongols, rédigea un rapport exact et intelligent sur les coutumes des peuples vivant dans les steppes d'Asie. Cet ambassadeur rapporte notamment que les Comans qui nomadisaient alors dans la région d'Astrakhan «élèvent un grand tertre sur leurs morts, et sur ce tertre dressent une statue la face tournée vers l'orient, une coupe à la main, à la hauteur du nombril».

Ce type de statue pénétra en Europe avec les Turcomans. Dans la région de Cracovie on a retrouvé dans le lit de la rivière Zbrucz un monolithe de 2,59 m de haut, sculpté sur ses quatre faces. On remarque sur la partie supérieure de la stèle quatre personnages, coiffés d'un même chapeau. L'un d'eux porte une corne à boire, un autre un sabre retenu par deux cordons. Plusieurs détails permettent de conclure à l'origine orientale de cette statue, attribuée, semble-t'il à tort, à la divinité polonaise Sviatovit. Elle a probablement surmonté le tumulus d'un chef magyar ou petchénegue du IX<sup>e</sup> ou du X<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

D'autres monuments funéraires, plus récents, s'apparentent aux statues décrites par Guillaume de Rubrouck. Au cours de ces dernières années on voyait encore en Bulgarie et en Russie des poteaux funéraires nommés «youbas», élevés par les Tchouvaches. Avec ces sculptures sur bois nous aboutissons à l'ethnographie contemporaine<sup>2</sup>.

On a pu démontrer que ces monuments tchouvaches ont pour modèles les «balbals» turcs, stèles-statues de pierre dont les exemplaires les plus

1. A. A. Zakharov, « The statue of Zbrucz », *E. S. A.* IX, 1934.

2. T. Passek et B. A. Latynine, « Sur la question des Kammenye baby », *E. S. A.* IV, 1929, p. 300 ss.

anciens se retrouvent en Sibérie orientale, sur l'Orkhon<sup>3</sup>. Ils étaient destinés à perpétuer la mémoire d'ennemis tués en combat. Dans la région de Semipalatinsk, en Mongolie et dans l'Altaï, les Turco-Tartares ont élevé, du VII<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle, deux types de stèles. Les unes représentent un homme tenant une coupe d'une main et un sabre de l'autre; les autres sont ornés de dessins symboliques et d'animaux. Les monuments de ce second type sont partagés par une espèce de ceinture, rappel peut-être des stèles à représentation humaine où les personnages sont en général ceints à la taille. Cette époque, du VII<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle est caractérisée par d'étroits contacts avec la Chine des Tangs; elle est illustrée par les statues de mandarins d'Uryangkhaï<sup>4</sup>.

Parmi les nombreuses statues turco-tartares trouvées dans toute la steppe eurasiatique mais plus particulièrement dans la région de Minoussinsk et plus à l'est, dans celle du lac Baïkal et de Touva, il en est une d'un intérêt exceptionnel. Elle représente un personnage dont la tête a disparu, qui tient un vase d'une main et qui semble danser. En réalité il s'agit d'une représentation maladroite, dont on connaît plusieurs exemples, de la pose dite bouddhique. Au-dessous de ce personnage que l'artiste a voulu représenter assis sur ses jambes repliées, on voit un archer qui atteint un cerf de sa flèche, un objet indistinct et deux récipients dont l'un est d'un type bien connu<sup>5</sup>. Il s'agit d'un vase à deux anses de type scythe, en tôle de bronze, dont on connaît plusieurs exemplaires. Ces vases qui ont été utilisés sur une très vaste étendue, de la Pologne au pied nord du Caucase, sont directement inspirés de vases semblables de la civilisation de Hallstatt<sup>6</sup>. En Sibérie centrale on en a trouvé plusieurs représentations, gravées sur la roche, où ces vases servent d'accessoire à des scènes religieuses montrant des personnages

3. Idem.

4. A. M. Tallgren, «Inner Asiatic and Siberian Rock-Pictures», *E. S. A.* VIII, 1932.

5. M. P. Griaznov, «Minoussinskiye kamennye baby», *Sovietskaya Archeologia* XII, 1950, p. 148. A. D. Gratch, «Sculptures du Toura occidental», *Sbornik M. A. E.* 1955.

6. N. Makarenno, «La civilisation des Scythes et Hallstatt», *E. S. A.* V, 1930, p. 34; W. Antoniewicz, «Vase en bronze de Volhynie», *E. S. A.* IX, 1934.

brassant un liquide au moyen d'un bâton<sup>7</sup>. La stèle dont il s'agit provient de Touva. Elle pourrait dater de l'époque où les nomades européïdes qui s'étaient aventurés au delà des steppes de Minoussinsk dans la région de l'Altaï, ont commencé à refluer, au début de notre ère, sous la pression des Turco-Mongols. Au cours de leur occupation de l'immense steppe eurasiatique les Scythes et leurs parents, les Sarmates, ont élevé de nombreuses stèles-statues représentant un guerrier. Celui-ci, souvent orné d'un torque, tient d'une main une corne à boire, un rhyton; l'autre main s'appuie généralement sur le court glaive scythe, l'akinaké, passé à la ceinture. Au côté est suspendu le gorythe, l'étui à arc scytho-sarmate. Les musées de Kiev et de Dniépropétrovsk possèdent plusieurs exemplaires de ces stèles, assez fréquentes en Ukraine<sup>8</sup>.

Le rhyton était chez les Scythes un des symboles du pouvoir et de la royauté. Hérodote raconte à ce sujet comment Heraklès eut trois fils d'une jeune fille dont le bas du corps était celui d'un serpent. Il remit à cette femme une ceinture à laquelle était attaché un vase d'or. Ce fut son fils Skythès, ancêtre de tous les rois des Scythes, qui reçut à son tour ce vase, et c'est en souvenir de lui que les Scythes portaient encore au temps d'Hérodote un tel récipient à leur ceinture<sup>9</sup>.

Après avoir décrit les Scythes, Hérodote, dont le récit date probablement de 445 avant notre ère, énumère les voisins de ces maîtres de la steppe. Au nord du lac Balkach il place les Issédons, et au delà, dans la région de Minoussinsk qui connut un essor extraordinaire dès l'âge du bronze, les Arimaspes<sup>10</sup>. Benveniste y voit une population aryenne, Arimaspe signifiant en iranien les amis des chevaux. Cette interprétation linguistique s'ajoute, sans vraiment la contredire, à celle que nous donne Hérodote. En langue scythe Arimaspe signifierait «un œil»; il

7. A.M. Tallgren, *Inner Asiatic ...*, p. 180; N.L. Tchlenova, «Nieskolko Pissanitz yougo-zapadnoy Touvy», *Sovietskaya Etnografiya* 1956, vol. 4, p. 51.

8. T. Passek et B. A. Latynine, pp. 290 à 300.

9. Hérodote, Livre IV, 10; G. Dumézil, *Jupiter, Mars, Quirinus*, p. 52 ss.

10. Hérodote, Livre IV, 13 et 27.

s'agirait selon l'étymologie proposée par l'historien grec d'un peuple ne possédant qu'un seul œil au milieu du front.

Si l'interprétation de Benveniste correspond au genre de vie des anciens habitants des steppes de Minoussinsk, celle d'Hérodote pourrait jeter quelque lumière sur des stèles trouvées dans cette région et que l'on appelle «kaminniy baby», c'est-à-dire vieilles femmes de pierre. Ce terme est également utilisé pour désigner les statues scytho-sarmates ou turcomanes que nous avons déjà citées, mais dans ce cas particulier, le terme n'est pas heureux, car les personnages représentés sont tous des hommes<sup>11</sup>.

Les «kamennye baby» de Minoussinsk, babas de pierre dont on connaît une centaine d'exemplaires, sont des monolithes ayant plus ou moins la forme d'un cigare ou d'un yatagan. On a observé que si le centre de la figure est sur le côté étroit, celle-ci est sculptée; elle est en revanche gravée, si elle se trouve sur la face principale du monument<sup>12</sup>. Griaznov décrit ainsi ces babas de pierre dans une magistrale étude parue en 1950 :

«Les têtes de ces babas, vues de face, ne sont pas toujours réalistes. Le visage est généralement orné d'une, de deux ou même de trois lignes horizontales dont la signification nous échappe. Ces lignes coupent le visage au niveau du nez, de la lèvre supérieure et du front. Souvent le front porte un troisième œil. Souvent aussi la tête porte des cornes ou des oreilles d'animal, ainsi qu'un ruban ondulé montant en serpentant depuis le milieu de la tête. La signification de ces ornements nous échappe.

L'image est toujours féminine. Si l'on suppose que les anciens habitants des steppes de Minoussinsk représentaient des hommes et des femmes, on devrait trouver des indices des deux sexes, mais comme aucune de ces statues ne porte barbe ou moustache il est naturel de penser que toutes ces représentations sont féminines.

11. E. Benveniste, communication à la Société asiatique, 7 avril 1938; R. Grousset, *L'Empire des Steppes*, p. 37.

12. A. M. Tallgren, *Inner Asiatic ...*, p. 192.

Sur les côtés du monument, parfois même sur la face principale, on remarque des cercles inscrits dans un quadrilatère ou des cercles ornés de quatre coins. Il s'agit probablement de signes solaires.»

Griaznov souligne l'importance de babas de pierre surmontées d'une tête d'animal. Dans deux cas il s'agit d'un bélier, dans un troisième cas d'un animal indéterminé<sup>13</sup>. Le savant russe qui pense reconnaître un argal et non un bélier domestique continue ainsi :

« Ces trois monuments présentent toutes les caractéristiques des babas de pierre de Minoussinsk et ne s'en distinguent que par le haut de la pierre sculptée en forme de tête d'animal. Il ne faut pas y voir la représentation de cultes différents, mais une seule représentation combinant deux figures, l'une étant celle de l'ancêtre d'un peuple. Les anciennes représentations totémiques-mystiques attribuaient l'origine d'une race à un animal époux d'une femme. Des légendes sur la cohabitation de jeunes filles et d'animaux ont cours aux environs des steppes de Minoussinsk. Celle qui se rapproche le plus des monuments qui nous intéressent, du point de vue géographique et chronologique a trait à l'origine des Gaogui-Ouïgours. Elle figure dans la chronique chinoise Beï-Weï qui couvre les années 386 à 588 de notre ère.

Cette légende nous rapporte que le khanioun des Huns avait deux filles d'une merveilleuse beauté. On les considérait comme des déesses et on ne voulait pas, de ce fait, leur donner de mari. On les offrit au ciel en les enfermant dans une très haute tour, isolée au milieu d'un désert. Au bout de quatre ans un loup vint surveiller la tour jour et nuit sans s'en éloigner. Il creusa un trou et entra. La cadette descendit alors vers le loup, l'épousa et lui donna un fils. Leurs descendants se multiplièrent et formèrent un royaume. C'est pourquoi ce peuple aime les longs chants et hurle comme des loups<sup>14</sup>. Il est intéressant de relever que dans ces légendes l'ancêtre de la tribu n'est ni une femme-mère ni une femme

13. A. Mongaït, *L'Archéologie en URSS*. Ce genre de babas apparaît à l'époque dite Karassousk, qui marque le début de la mongolisation du bassin de Minoussinsk, p. 140.

14. Pour les thèmes correspondants dans le monde indo-européen voir O. Huth, *Vesta*, p. 73.

en général, mais une jeune fille. On connaît d'autres exemples de peuples issus d'une jeune fille. Chez les Téléoutes par exemple, la déesse du foyer domestique est une fille-mère; cette tribu adresse des prières au feu qu'elle appelle mère feu à trente têtes ou mère feu à quarante têtes<sup>15</sup>.

Ainsi les babas de pierre qui ont, à leur sommet, une tête d'animal représentent bien la divinité de la tribu, l'ancêtre tutélaire. On a combiné le principe masculin – la tête de l'animal – au principe féminin, la jeune fille. Selon les époques, l'image du culte de la tribu était un animal, une jeune fille ou la combinaison de ces deux éléments. L'évolution est chronologiquement la suivante :

On a d'abord représenté en torse la divinité coiffée de cheveux longs, ensuite on sculpa des babas complètes avec indication des bras, de la poitrine et du ventre; plus tard l'image de la déesse s'orna de caractères animaux et enfin, dernière étape, une tête d'animal fut représentée au-dessus de celle de la divinité.

Il n'est pas douteux que cette évolution artistique reflète de profonds changements dans la façon de s'imaginer la divinité ancestrale. Ainsi nous pouvons maintenant dater les babas de pierre, non plus de la période Karassouk (1200–700 avant notre ère) comme on l'a fait jusqu'à présent, mais de la période d'Andronovo ou même pré-Andronovo (soit du II<sup>e</sup> et du début du I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère). Ces babas de pierre correspondent à l'époque, allant de l'organisation des tribus de Minousinsk jusqu'à la rupture de l'unité de la tribu matriarcale, donc au début du patriarcat<sup>16</sup>.»

Le raisonnement suivi par Griaznov et les conclusions qu'il en tire ouvrent des perspectives et posent des problèmes. On a supposé que les faces mi-animales des babas représenteraient des masques. Il est difficile de se prononcer, mais il convient de relever deux points à propos de la thèse du masque funéraire. D'abord la ressemblance des traits ornant

15. Pour le culte rendu récemment aux babas de pierre voir D. Zelenine, *Le culte des idoles en Sibirie*, p. 177. Voir aussi A.M. Tallgren, «Some north- Eurasian sculptures», *E.S.A.* XII, 1938, pp. 120 à 124. 16. Griaznov, pp. 153 à 156.

les visages des babas avec les peintures de deuil de certaines tribus d'Amérique du nord. Ensuite la persistance de l'usage des masques funéraires chez les habitants des steppes qui en ornaient les chevaux enterrés avec le souverain. A Pazyryk, non loin de Minoussinsk, les chevaux portaient un masque d'élan ou de cerf, animaux qui, selon plusieurs mythes de la Sibérie, sont directement associés à l'alternance du jour et de la nuit, de la vie et de la mort<sup>17</sup>. Les ornements faciaux des babas de pierre pourraient aussi correspondre à des tatouages ou à des peintures plutôt qu'à des masques. La découverte dans les tombes de Pazyryk de corps tatoués autorise cette hypothèse.

Les cornes sont un des éléments décoratifs des babas de Minoussinsk. Dès l'antiquité elles ornent les chamans scythes ou pré-scythes, puis au moyen-âge ceux de l'Asie centrale ; récemment encore on pouvait les voir sur les bonnets des derniers chamans sibériens. Même l'excroissance entre les cornes de certaines babas se retrouve chez quelques chamans qui placent un objet, par exemple une lame de couteau, entre les cornes que porte leur coiffure<sup>18</sup>.

Le sexe féminin des babas ne s'oppose pas à un rapprochement entre les babas de Minoussinsk et les chamans, bien au contraire. On sait que les chamans sibériens avaient, récemment encore, un penchant pour l'homosexualité<sup>19</sup>. Ils ont une longue tradition derrière eux, car Hérodote, parlant des devins scythes, les Enarées, leur attribue certains caractères féminins<sup>20</sup>. Il a d'ailleurs existé de tous temps, en Asie comme en Europe, des femmes chamans, chez les Celtes, chez les Germains<sup>21</sup> et chez les habitants des palafittes qui, à l'époque du bronze, ont gravé des scènes de leur culte dans le nord de l'Italie.

17. Talbot Rice, *Les Scythes*, pp. 115 à 118 ; A. P. Okladnikov, *L'Archéologie en URSS 1950*, vol. 8, p. 294.

18. Tchlenova, pp. 51, 53 ; Griaznov, pp. 133, 135.

19. M. Eliade, *Le Chamanisme*, p. 234, id. p. 27.

20. Hérodote, L. I, 105, L. IV, 67 ; F. J. Przyluski, *La grande déesse*, pp. 182 à 188.

21. Tacite, *Germania* 43. Chez les Naharvales, germains de l'est, le prêtre était « muliebris ornatus » ; cf. de Vries, *Altgermanische Religionsgeschichte*, vol. I, p. 186.

Nous avons vu comment Griaznov est amené à dater les babas de la période d'Andronovo, soit du XV<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle avant notre ère ; une importante question se pose maintenant : à qui attribuer ces monuments ?

Le point de départ des Scythes, peuple apparenté aux Iraniens, est encore controversé. Certains le placent au nord du Caucase, plus précisément dans la vallée du Kouban. D'autres estiment que les premiers éléments pré-Scythes ou pré-Saka se seraient manifestés non loin de l'Iran, au Kazakstan<sup>22</sup>. Le témoignage d'Hérodote ne nous permet pas de conclure. On suppose aujourd'hui que les Issédons, voisins des Scythes, seraient de race finno-ougrienne<sup>23</sup>, quant aux Arimaspes, vivant plus à l'est que les Issédons, Benveniste les considère comme un peuple apparenté aux Iraniens pour des raisons de linguistique. Cet argument n'est pas décisif. Même si Arimaspe est un mot iranien il peut s'agir d'un nom donné par un peuple parlant l'iranien à une population d'une autre race. Au surplus on a tendance à croire que les nomades, quelle que soit leur race, parlaient au temps d'Hérodote une même langue apparentée à l'iranien<sup>24</sup>.

Si la linguistique ne peut nous aider, l'archéologie nous est de quelque secours. La civilisation d'Andronovo nous invite à regarder vers l'Oural et vers l'Amou-Daria ainsi que, plus à l'ouest encore, vers la civilisation danubienne d'Aunetitz<sup>25</sup>. L'apport occidental est indiscutable, mais il n'autorise pas non plus de conclure que les nomades de Minoussinsk étaient, au temps de la période d'Andronovo, des agriculteurs et des éleveurs venus de l'ouest. En revanche, il est indéniable que les croyances turco-mongoles s'adaptent admirablement aux babas de pierre de Minoussinsk. Griaznov s'est attaché à expliquer la présence d'une tête d'animal surmontant une face féminine stylisée. D'autres exemples seraient aussi frappants.

Les babas de type primitif, réaliste, représentant une femme aux longs cheveux épars pourraient être une préfiguration de la divinité turque

22. Talbot Rice, p. 29. 23. Grousset, p. 37. 24. Talbot Rice, p. 31.

25. Grousset, p. 31 ; Mongaït, *L'Archéologie soviétique*, p. 138.

Umaï, souvent décrite avec de nombreuses tresses flottantes ou de la divinité protectrice des Mongols, Ätügän, dont les innombrables tresses sont un signe divin de force et de richesse<sup>26</sup>. Le fait que les babas représentent des divinités féminines munies à une période relativement récente, d'ornements qui devaient vraisemblablement caractériser les femmes-chamanes et les chamans, est aussi conforme aux traditions altaïques telles qu'elles nous sont parvenues. Chez les Uriangkhaïs, vivant à l'est de Minoussinsk, la déesse mère est une chamane. Pour les Tchakhars, la très vieille grand'mère Ämögülji est l'esprit d'une morte que «manifeste une activité destructive jusqu'au jour où, maîtrisée par la première chamane qui l'incarnera et organisera son culte, sa force désordonnée se trouvera canalisée et orientée»<sup>27</sup>.

D'autres peuples, dont les Yakoutes, ont eu un premier chaman féminin. Le nom même de la chamane a été rapproché de celui de la déesse mongole de la terre, Ätügän. Alors que les désignations du chaman homme varient, elles, d'une population à l'autre, le nom mongol de la chamane se répète, soit qu'il ait été emprunté, soit indice d'une communauté cultuelle ancienne, dans les langues turques et tongouses, où il n'exclut pas quelques autres dénominations locales<sup>28</sup>.

Un document de premier ordre, une gravure rupestre de Minoussinsk publiée par Griaznov, nous rappelle le rôle de premier plan joué par le loup chez les Turcs et chez les Mongols. Cette gravure représente trois masques, comparables à ceux des babas, accompagnés d'un animal carnassier, très probablement un loup<sup>29</sup>. Les chroniques chinoises de l'époque Tang nous rapportent que les Turcs T'ou-Kiue seraient nés de l'union d'une louve et d'un jeune garçon aux jambes coupées, seul survivant d'un peuple massacré<sup>30</sup>. Dans l'Oguz Name, ouvrage écrit en ouïgour où sont narrées les origines du héros Oguz, il est précisé qu'une

26. E. Lot-Falck, «A propos d'Ätügän, déesse mongole de la Terre», *R. H. R.*, T. CXLIX, 1956, p. 193.

27. Idem, p. 190. 28. Lot-Falck, p. 191.

29. A. M. Tallgren, *Inner Asiatic ...*, p. 195.

30. Grousset, p. 125; E. Lot-Falck, p. 173.

lumière pénétra dans la tente d'Oguz Kaghan et qu'un grand loup mâle, à poil et à crinière bleus (kök) sortit de cette lumière<sup>31</sup>. D'après des légendes mongoles recueillies par des historiens persans, l'aïeule mythique des Mongols Alan-qo'a aurait conçu d'un rayon de lumière, les ancêtres des Mongols Niroun ; l'un d'eux fut l'aïeul de Gengis Khan<sup>32</sup>. Si la gravure rupestre de Minoussinsk représente des masques funéraires, il est probable que l'animal est le fameux mangeur d'homme, l'androphage, que l'on connaît de la Chine à l'Atlantique. Symbolisant le cycle de la vie et de la mort, cet animal, loup, chien ou être fantastique tel la t'ao t'ie chinoise ou la « face de gloire » de l'Inde, est connu d'un océan à l'autre. Nous savons également que les femmes chamans ne se rencontrent pas seulement dans l'Altaï, mais qu'il en a existé jusqu'en Irlande et que les caractères si particuliers des babas de Minoussinsk – troisième œil, cornes et oreilles animales – furent également connus en Europe.

Tout se passe comme si, vers le second millénaire avant notre ère, certaines croyances qui avaient cours dans la steppe eurasiatique constituaient déjà un patrimoine commun aux peuples indo-européens et altaïques. L'étude des squelettes, retrouvés à Pazyryk, a montré que les habitants de la steppe appartenaient à des races diverses, vivant en communauté étroite<sup>33</sup>, mais sans doute avec prédominance de l'élément indo-européen comme le confirment les nombreux objets inspirés de Hallstatt, de Thrace et de Grèce. On pourrait même soutenir que l'évolution des croyances des nomades de la steppe, depuis la période d'Andronovo jusqu'à celle que connut Guillaume de Rubrouck ou même jusqu'à nos jours, se déroule sans solution de continuité.

Quelles conclusions tirer ? A l'époque d'Andronovo des Scythes ou proto-Scythes se trouvaient sur le Yénisseï. C'étaient sans doute des indo-européens unis par une même religion et peut-être par une même langue, aux ancêtres des Turcs et des Mongols. Il est probable que la

31. J. P. Roux, « Tängri », *R. H. R.*, 1956, vol. CXLIX, pp. 203 ss., pp. 228 ss.

32. Idem, p. 224 ; Grousset, p. 247. 33. Talbot Rice, p. 31.

fusion des croyances partagées par les Scythes, les Turcs et les Mongols se réalisa dans le creuset qu'est la région de Minoussinsk. Dès ce moment des influences occidentales se sont manifestées ; nous sommes moins bien renseignés sur celles venant de l'est. Désormais ces croyances vont évoluer au gré des migrations sans entraîner de profondes modifications en raison du même genre de vie et d'idées des maîtres successifs de la steppe. Au lieu de la grande déesse ou de la première chamane on sculpte à la fin de l'ère du matriarcat un guerrier tenant la corne à boire rituelle. Il s'agit d'un bouleversement d'ordre social qui remplace les images féminines par des guerriers ; en revanche les croyances ont évolué plus lentement. On constate chez les Altaïens une hostilité à l'égard des esprits apportés par les femmes. La chamane est devenue la sorcière cannibale des Toungouses, et chez les Tatars montagnards du Caucase comme chez les Bouriates elle s'est transformée en ogresse<sup>34</sup>.

Le va et vient dont la steppe eurasiatique fut le théâtre pendant trois millénaires explique l'enchevêtrement de traditions venues de l'est et de l'ouest. Nous avons essayé de démêler celles qui ont trait aux mégalithes sculptés.

34. E. Lot-Falck, p. 192. De même dans les contes siamois.